

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

**Pim à l'eau**

Anne-Marie Régimbald

Volume 50, Number 4 (286), December 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63780ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Régimbald, A.-M. (2009). Pim à l'eau. *Liberté*, 50(4), 87–91.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## PIM À L'EAU

Mon nom est Pim et je n'ai pas peur. Pas peur des flammes d'être mort. Je suis jeune, je ne suis pas vieux. Les vieux meurent, vous savez. Au début ils ne sont pas vieux, ils le deviennent. À la fin, la peur les a mangés bout à bout et ils tombent raides. Moi, je suis vivant, jeune et dans mon bain. C'est de moi, Pim, qu'il est question. Pas de vieux raides morts de peur comme des briques.

Je me vois vivant de face dans le miroir du robinet. C'est moi, ce tout croche au nez d'éléphant trompé ? Si je fonce vers et souris, j'ai l'air d'une sorcière fille, prête à brûler vivante. La bouche, c'est pire que pire. On me dirait décomposé. J'aime mieux mes doigts en vrai. Le vrai est encore moins épouvantable. Dans le miroir, ça vire à l'envers. On perd le bout qui s'appelle le début. On est toujours proche de la fin. On se cogne dessus. Rien à faire pour se rabouter à soi-même. On est près de disparaître. Plus on se rapproche, plus on est menacé de disparaître. Pour se ramener, il suffit de claquer des doigts.

Si seulement je savais. Claquer des doigts. Pour faire apparaître ou disparaître. Moi et le reste, à ma guise. Que ma volonté soit faite. Pas encore, je ne sais encore rien, ou presque. Chaque instant me menace de disparition. Je suis le presque rien qui se balance. Tic tac, Pim au bout d'un fil au-dessus du vide. Seules les flammes me maintiennent serré au-delà. À l'intérieur de moi-même. Moi le simple.

Si seulement je pouvais sortir d'ici simplement. Un mot, un doigt. Que tout se résume. Par mon corps simple. Que se concentre en un seul son le début et la fin de chaque chose. Mais dès que j'ouvre les yeux, tout fonce vers moi, tandis que je me démultiplie, me disperse. Le nombre complique tout. Comment dire? Le nombre et l'épaisseur d'un doigt de chair, même hors le nombre, même hors le Verbe, compliquent tout. Imaginez-vous avoir à dénombrer la matière, atome par atome. Être gardien de la matière. Le souffle me manque.

Je suis Pim essoufflé dans son bain. Mon souffle me multiplie. Trop de facettes de mes propres yeux me regardent. Il faut que je me calme. Que je disparaisse de mon souffle. Il faut que je reste calme les yeux ouverts au milieu des flammes. Que j'arrive à rejoindre la vérité de mes mains sans qu'elles brûlent. Que les facettes démultipliées de mes yeux donnent un sens à mon souffle devenu un. Vous avez raison. C'est une prière. Je prie à l'envers. Je prie de m'incarner dans mes mains sans perdre la raison, de l'intérieur vers l'autour. Je rêve de me démultiplier sans me pulvériser, que mille miettes de moi volent dans l'autour et que mon souffle soit encore un. Peu importe le nombre. Faites que ce qui revient vers moi me parle. Faites que le sens fasse un avec moi, que je sois l'infini du sens, que la raison respire en moi comme je respire en elle. Faites que je fasse un avec la nuit qui me recrache lumière, faisceau ou particules, peu importe.

La raison, je ne la perdrai pas. Mes mains se referment l'une sur l'autre pour l'emprisonner. Mes mains sont jointes, prêtes à s'ouvrir, patientes. Je les ai sur moi pour longtemps. Je ne peux pas m'en débarrasser. Ni elles de moi, mais elles ne peuvent rien pour moi. J'en sais à peine plus que ça. Il paraît que j'ai dix doigts. Mais ça ne me dit rien. Un ou dix, ils ne peuvent rien pour moi. Cent, mille, je ne serais pas plus avancé, le nombre ne peut rien pour moi. Le nombre ne m'est d'aucun secours. Le petit au bout d'une main, je sais que c'est Un, l'autre petit à l'autre bout de l'autre main, Dix. Entre les deux, multipliés par chacune des mains, les chiffres peuvent s'emmêler comme ça à l'infini. Ils peuvent me perdre dans l'infinie patience du feu où je me trouve. C'est pour ça que pour l'instant, je les garde fermées.

Les doigts sont des nombres et les nombres sont des mots. C'est à rendre fou. Je sais que la main peut être gauche ou droite. Je sais que les mains sont au nombre de Deux et que les doigts sont au nombre de Dix. Les doigts numérotés ont aussi des noms. C'est tout. À quoi ça m'avance? Ce sont encore des mots. Les mots sont de l'air.

Les doigts, de la matière. Les chiffres sont des mots, et les noms sont des mots. Ils ne sont pas les doigts et ils s'emmêlent comme ça à l'infini. Ils se croisent tout le temps. Les mots des chiffres et les mots des noms se croisent à l'infini. Ils se superposent, ce sont les mêmes. Ils se correspondent comme un visage à un visage décomposé à l'envers dans un miroir qui n'en est pas un. Ces doigts sont-ils les doigts de Pim? Sont-ils à moi? Pour en être certain, il faudrait que je les décroise.

Il faudrait que j'ouvre les mains de Pim. Que chaque œil ouvre chaque main. C'est pourtant simple. Il faudrait que les mains fermées de Pim soient ouvertes en se posant sur les yeux transparents de Pim. Ce serait un miracle. Que quand j'ouvre les yeux sous mes mains ouvertes, tout ça soit à moi. L'opacité et la transparence, réunies. Que tout ça soit moi. Quitte à me perdre. Que mes mains se portent enfin à mes yeux, quitte à les recouvrir encore. Quitte à recouvrir une autre vie qui serait enfin la mienne. Qu'est-ce qu'un instant si j'ai le courage de ne pas donner de nom au Non, Pim, Oui? Le sens serait un miracle s'il n'y avait pas le ciel pour lui donner son nom.

Chacune de mes mains est en feu. Chacun des doigts de chacune de mes mains est une flamme qui lèche sa voisine. Elles s'enlacent l'une à l'autre et ne font plus qu'une. Si je les porte à mon visage, mes yeux se couvriront des flammes transparentes nées de mes mains. Je serai aveuglé par les flammes rougeoyantes, comme si deux transparences ne pouvaient se rencontrer, deux brûlures cohabiter sur un même visage. Je n'aurai plus de visage, ou j'aurai le visage d'une très ancienne brûlure. Si je le fais quand même, mon cœur, que j'avais oublié, sortira de ma bouche, que j'avais oubliée. Il battra plus fort qu'une infinité de doigts sur la peau tendue du silence.

Stop.

Vous ai-je dit que c'était la nuit? Vous ai-je dit ce qu'elle était? Son contraire n'existe pas. Pourtant je m'y trouve, au cœur du contraire du visage sans nom de la nuit. Imaginez une sorcière sans paupières, dont l'image serait diffractée par la lumière qui l'entoure. Je n'y suis pas. Le jour tourbillonne, il existe, mais il n'est pas le contraire du lieu où je ne me trouve pas, qui s'appelle la nuit. La nuit, on ne peut pas s'y trouver. Comment faire comprendre le lieu où je me perds, qui est une pluie tiède, hors tout nuage? La preuve que je suis vivant, je sais que je me trouve dans un lieu où tout résonne, hors le tourbillonnement incessant de la lumière. Si j'avais une voix, elle résonnerait.

Ici, le multiple est une pluie tiède, hors tout nuage. Elle tombe de l'éternité, depuis toujours. Elle m'emporte avec elle, hors d'elle.

Je suis l'Innombrable. Mes doigts sont devenus innombrables. Les mots me multiplient et passent de chaque pulsation de mon cœur vers ma main démultipliée, puis vers le ciel. Au bout de mes doigts, la matière en fusion fuse vers le ciel. Chaque flamme se mêle à sa sœur comme en une boue de feu. Ce magma monte vers le ciel. Il n'est plus question de mots, de chiffres, de raison. Et chaque fois que j'essaie de descendre en moi pour trouver une vérité qui m'abolirait en creusant le réel, un autre mot surgit du vide comme une étincelle. Et un autre. Et un autre. Je balbutie des gestes qui se terminent en étincelles. C'est comme si le sens s'enivrait de mon silence. À moins d'ouvrir les yeux, je me trouve dans un cul-de-sac.

Quand je les ouvre, l'océan entier déferle en moi avec toutes les étoiles nées de l'extrémité de chacun de mes doigts en fusion secoués dans les airs à la vitesse de la lumière. Le vacarme est assourdissant. Rien ne m'étonne car je suis le début de ce qui n'est pas encore advenu. Mes yeux sont ouverts, je vois la matière danser dans la lumière. Où suis-je? C'est étrange, de passer du noir à de la transparence qui danse. Qui suis-je? Je suis Pim, un jeune vieux vivant aux doigts tout plissés, et je suis dans mon bain. Je regarde mes doigts et le fou rire me prend. Je ne suis pas mon contraire, et pourtant. Mon souffle est un fil déroulé à toute vitesse dont les mots s'éloignent de moi en se multipliant les uns les autres. Il faudrait qu'il soit possible de faire la preuve que les mots pulsent hors du silence comme les œufs du ventre d'une truite. Ou que les mots sont de la matière à fabriquer du silence, des machines à silence. On pourrait peut-être les arrêter de se jeter les uns sur les autres, comme des chiens.

Voilà encore autre chose. Un instant, je suis Pim aux doigts tout plissés. L'instant d'après je ne suis plus Pim. J'éclate dans tous les sens. Je suis une truite sans queue ni tête. Je suis un chien aux doigts plissés qui s'enfarge dans les mots déroulés à toute vitesse, loin du sens. Je suis un chien fou qui arrive en éclaboussant Pim de lumière, et les murs autour de Pim. Je saute dans le bain, le souffle court, je lèche le visage de l'enfant que j'aime tant, je lèche le visage de Pim tandis que Pim me retient, me serre en disant mon nom, Langue, et nous tombons tous les deux à la renverse. Ma queue bat l'air, ma queue bat l'eau, ma queue bat à toute vitesse sur le mur, sur Pim, le territoire de ma joie est immense et fou. Si je pouvais parler je lui dirais ma joie, la joie folle de sauter dans l'eau avec Pim, si j'avais

les mots pour tout éclabousser, les murs, le plancher, les armoires, les fenêtres, si j'avais les mots pour prendre dans ma gueule la serviette, pour jouer à secouer la serviette mouillée, pour que les mots mouillés éclaboussent tout à la fin, si j'avais aussi les mots je les lui lancerais à la figure et ce serait une belle fête.

Je suis Langue, le chien de Pim, je ne suis que Langue, il faut faire avec, j'existe et Pim avec moi existe, j'ai envie qu'il me donne des ordres, j'ai envie de lui obéir au doigt et à l'œil, quand il me dit Langue, Couché, de me coucher, quand il me dit Langue, Assis, de m'asseoir, quand il me lance une balle, de courir à toute vitesse et de la lui rapporter, qu'il me la relance, encore et encore, qu'il m'ordonne de rester dans le coin en pénitence ou qu'il fasse semblant d'être en danger pour m'appeler à son secours Langue !, qu'il me réprimande si je ne peux me retenir de grimper sur son lit, si la nuit ne peut pas me retenir de poser ma tête près de la sienne, si le jour ne peut pas m'empêcher de secouer ses jouets dans ma gueule, je veux l'entendre crier mon nom sur tous les tons.

Je mords, je grogne, je gruge, je souffle, je lape, j'aboie, je gratte furieusement le sol, je secoue la poupée que je tiens entre mes crocs, je gémiss en essayant de me mordre la queue, je hume le sol en couinant, je gratte furieusement pour trouver la souris qui se cache là, je la débusque avant qu'elle me rende fou, faute de mieux je prends entre mes dents le canard jaune, je le mâchouille, le perce, le lance, dis-moi, Langue, calme-toi, dis-le que je m'énerve encore plus, laisse-moi me chamailler avec toi, secouer le canard que tu essaies de me prendre, si je n'arrête pas tu vas me tirer les oreilles, je vais tirer sur le bouchon du bain, laisse-moi le mordre, le mâchouiller, serre-moi contre toi pour m'arrêter, laisse-moi poser la tête sur tes genoux, caresse-moi le tout mouillé, joue avec moi le tout mouillé, regarde-moi dans les yeux, en disant mon nom avec amour, Langue, tu vas voir, tu vas te voir dans le noir de mes pupilles rondes, tu vas aimer ça, essaie, si tu veux, on va partir ensemble au fond de mes yeux, l'eau va couler, l'eau partira dans un tourbillon, elle se resserrera, elle tourbillonnera sur elle-même, elle sera aspirée et tout partira, toi, moi, nous ne serons qu'un, nous serons morts et à la fin nous ne serons plus rien.